de trois cent cinquante qui nous avaient précédes.

Ce fut au fort de ces désastres que tous les colons, abandonnant leurs déserts envahis par les eaux, les maladies et les misères de toute espèce, commencèrent à se disperser dans le Mexique. Ceux qui habitaient la concession et les bords de la Sarrabia <sup>1</sup> allèrent à Guichicovi, Tehuantepec et Oaxaca, où ils se livrèrent à diverses industries; ou bien ils s'acheminèrent de là à Vera-Cruz pour se rembarquer; et ceux qui s'étaient moins éloignés des Almagres, ou qui s'étaient fixés sur l'Uspanapan, revinrent à Minatitlan <sup>2</sup>.

Ce petit village devint un hôpital dépourvu d'infirmiers. On ne voyait dans toutes les cases que des moribonds abandonnés ou des convalescents au teint jaune, dont la sensibilité était émoussée par les souffrances.

Cependant la faux de la mort, frappant aveuglément, épargnait des veuves et des orphelins. Quelques mères de famille sans ressources trouvèrent dans leur tendresse maternelle la force nécessaire pour lutter contre tant de maux; mais d'autres, à peine échappées aux angoisses de la maladie, succombèrent à celles de la misère. Des enfants furent recueillis par charité chez des créoles de la côte; d'autres entrèrent à leur service comme domestiques, et quelques jeunes filles, poussées par le désespoir de l'abandon, tombèrent dans l'opprobre <sup>3</sup>.

Tel était à peu près l'état de la colonie lorsque nous débarquames. Toutefois le récit de ces maux ne fit sur nous qu'une impression passagère. La saison dans laquelle nous arrivions était la plus belle de l'année; la nature, comme pour nous séduire, étalait devant nous ses richesses et ses splendeurs; notre attention se trouvait distraite par une foule de productions curieuses; les fruits étaient excellents, la chasse abondante et pleine d'intérêt. Nous jouissions de tout sous le charme de cette vie nouvelle, comme si ces maux passés ne pouvaient plus renaître!

Nous avions fait dresser nos tentes sur le bord du fleuve à une petite distance des cases du village, bâties sur une éminence, et les ouvriers qui nous étaient restés fidèles avaient construit à l'entour de petites cabanes de branches de palmier. Les colons de la Glaneuse avaient élevé aussi, sur une ligne perpendiculaire à la rive, des cases de verdure qui ressemblaient à des bosquets, et donnaient à cette plage un air de fraîcheur et de fête champêtre.

Les matinées étaient pour nous vraiment pleines de charme. Dès que les premiers rayons du soleil, chassant les moustiques, pénétraient dans le calice des fleurs pour en boire les parfums avec la rosée de la nuit, on sentait un air frais et embaumé qu'on aspirait avec délices. Le cri de la chachalaca i annonçait le réveil des bois, et les oiseaux canores entonnaient l'hymne matinal. C'était l'heure où notre camp commençait à s'animer : les uns, le fusil sur l'épaule,

Affluent du Goatzacoalco.

<sup>2</sup> Minatitlan et les villages du Goatzacoalco sont malsains; mais à la concession le climat est salubre.

<sup>3</sup> Ces maux affligèrent particulièrement les ouvriers colons:

<sup>1</sup> Chachalacamelt d'Hermander; Crax vociferans.

partaient pour la chasse; les autres, la hache à la main, allaient couper le bois pour les feux du matin; quelques Indiens (3) des hameaux voisins arrivaient chargés de fruits et de sucre, qu'ils nous vendaient à bas prix, et d'autres, armés de coutelas 1, s'élançaient dans leurs pirogues pour aller planter au loin leur maïs et leurs bananiers, ou faire la chasse aux tortues ou aux iguanes du fleuve.

A dix heures, la chaleur commençait à devenir incommode. Les cases de palmier vert donnaient un asile frais; mais ma tente n'était pas tenable : la chaleur qui s'y concentrait de midi à quatre heures y faisait monter le thermomètre de Réaumur à 30°; de sorte que nous étions forcés de l'abandonner pendant la journée, et de porter nos pénates nomades au bord de l'eau, à l'ombre d'un tamarin.

Une heure avant le coucher du soleil, le village sortait une seconde fois de sa torpeur : les femmes allaient puiser l'eau à la fontaine, les Indiens apportaient du fourrage vert pour nos chevaux (4), les baigneurs affluaient sur la rive, et nos chasseurs, partis le matin, revenaient dans des pirogues pleines de gibier, qui rappelaient la vénerie de Saint-Germain après une chasse de Charles X.

Les rives du Goatzacoalco abondent en oiseaux de formes gracieuses ou originales et parés des plus vives couleurs. Un naturaliste peut y faire une collection facile et précieuse. Quant à nous, occupés d'intérêts pressants, nous vîmes tout d'un œil distrait, sans pouvoir payer notre tribut à la science. Néanmoins c'était toujours avec une nouvelle peine que je voyais dépouiller de leurs belles parures les oiseaux les plus rares, gibier dont la saveur ne répondait pas toujours au plumage. Le magnifique aras rouge à ailes bleues et jaunes, le toucan, l'aigrette blanche, servaient à faire la soupe de mes gens, tandis que le hocco à huppe festonnée, destiné à mon repas, était impitoyablement mis à la broche.

A mesure que l'éclat du soleil pâlissait, les moustiques envahissaient nos domaines; les perroquets, volant deux à deux, dirigeaient leurs longues files vers Tabasco, et les myriades de lampyres lumineux qui couvraient les marécages lançaient de moment en moment des étincelles plus brillantes.

Alors devant chaque cabane pétillait la flamme d'un feu, autour duquel on se réunissait pour éviter l'importunité des moustiques qu'éloigne la fumée. Là, tout en plumant le gibier pour le repas du lendemain matin, chacun racontait ce qui lui était arrivé de remarquable dans ses excursions, quels étaient les animaux nouveaux qu'il avait aperçus, les insectes singuliers qu'il avait découverts, les serpents monstrueux qu'il avait tués ou qu'il n'avait pu atteindre, et les impressions d'étonnement ou de terreur qu'il avait ressenties. La gaieté était générale, et les rires bruyants qui partaient de tous les cercles ne cessaient que lorsque le sommeil nous rappelait sous nos moustiquaires.

<sup>1</sup> C'est le machete qui sert aux Indiens d'arme et d'instrument d'agriculture.

Lampyris corusca. E suoivoy suon suon oup 19 1000

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, puis les colons de la Glaneuse se disséminèrent peu à peu; et nous, nous demeurâmes en petit nombre à Minatitlan, attendant ce que la douane devait nous rendre. Nous campâmes encore plus d'un mois sur le fleuve; mais la gaieté avait diminué. Déjà les maladies commençaient à faire des ravages dans nos rangs, et il ne se passait pas de semaine que nous n'apprissions la mort de quelque nouveau débarqué.

J'eus tout le temps de faire des remarques sur la singularité du caractère de l'homme, lorsqu'il est lancé hors de sa sphère habituelle. J'avais pensé que, jetés sur une terre lointaine, unis par les mêmes intérêts, nous eussions tous fraternisé, et que le seul titre de Français ou de colon eût été un droit à notre confiance et à notre amitié; que, devant nous trouver souvent dans la nécessité de recourir à nos voisins, nous eussions été plus disposés à entretenir des relations avec eux. Eh bien, à peine fûmes-nous débarqués que ceux qui étaient amis à bord devinrent indifférents les uns aux autres; chacun agissait sans se mettre en peine de personne, et devenait étranger à tous. Nous étions restés pêle-mêle près d'un mois avec les colons de la Glaneuse, et cependant il y avait entre eux et nous si peu de relations, qu'à très-peu d'exceptions près nous ignorions jusqu'à leurs noms. Nous nous étions trouvés face à face bien des fois, et presque toujours sans nous adresser la parole! On aurait vraiment cru que nos intérêts étaient en opposition, et que nous nous voyions avec jalousie sur un même théâtre.

Je parle du moins de ce qui arrivait à ceux qui envisageaient sérieusement leur position, et dont la pensée se préoccupait de l'incertitude de l'avenir; car il y avait aussi parmi les colons des hommes passionnés pour les plaisirs, que le vin et les cartes rendirent bientôt amis, mais que les premières atteintes du malheur jetèrent dans l'abattement.

On trouve sur cette côte du Mexique des Indiens de pure race, des métis ¹, des nègres et des zambres, nom qu'on donne au mélange des races indienne et africaine. Les Indiens sont doux de caractère et simples de mœurs; les autres sont astucieux et pétris de vices. Les métis et les zambres ont l'esprit plus délié que les indigènes des climats chauds; aussi seraientils tous à leur aise s'ils n'étaient dévorés de la passion du jeu.

Il en venait souvent des villages voisins pour nous acheter des armes et de la poudre. Leur costume est original. Par-dessus un caleçon de toile de Pontivy, qui descend jusqu'à mi-jambe, ils portent une culotte de velours de la même longueur, brodée d'or ou d'argent, et ouverte sur les côtés à partir du dessus du genou, de manière que le caleçon puisse flotter librement et ventiler les jambes. Cette culotte se trouve retenue sur les reins par une ceinture de soie à franges d'or, dont les bouts retombent par derrière. Leur chemise à jabot et à manchettes est d'une toile trèsfine et d'une blancheur éblouissante; leurs chaussures

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Le croisement des races indienne et européenne a produit les métis.

sont de peau de chevreuil, en forme de bottines, échancrées en dedans pour empêcher que la chaleur ne s'y concentre, et armées d'énormes éperons, à molettes de deux pouces et demi de diamètre, dont ils ont soin de se débarrasser dès qu'ils descendent de cheval. Leur chapeau est de feutre noir ou gris, à grands bords, galonné d'or ou d'argent, et orné d'une toquille de même métal. Enfin un coutelas suspendu à leur côté complète ce costume, dont la richesse varie suivant les individus. Je parlerai plus loin de leurs chevaux et des harnais dont on les pare.

Quant aux Indiens des climats chauds, leur vêtement est le plus simple possible : il se compose d'un caleçon de toile et d'un chapeau de feuilles de palmier. Les femmes s'entourent d'un linge de coton de la ceinture jusqu'aux genoux, et, quand elles sortent du village, elles se couvrent le dos et la poitrine d'un morceau de la même étoffe par le milieu duquel elles passent la tête <sup>2</sup>. La plus grande propreté règne chez ces habitants des côtes; toutes les parties de leur vêtement sont toujours nouvellement blanchies. Les femmes se baignent au moins une fois par jour, se savonnent la tête et le corps, et tressent ensuite leurs cheveux, en leur donnant de la souplesse et du lustre au moyen de l'huile qu'elles retirent de l'amande du mamey <sup>3</sup>.

On compte dans la province du Goatzacoalco beaucoup de villages d'Indiens de pure race, qui ne connaissent d'autre langue que celle des Aztèques. Quelques-uns, désignés par les créoles sous le nom de gens de raison, parlent espagnol et servent d'interprètes. Les voyageurs éprouvent de grands embarras au milieu de ces peuplades indigènes si l'interprète ne se trouve pas là. En arrivant dans un village d'Indiens, ils vont loger de droit à la maison commune, où l'alcade est tenu de leur envoyer deux topils, c'est-à-dire deux adjoints, qui, movennant une légère rétribution, soignent leurs chevaux et préparent leur souper. Cette maison ne se compose que d'une pièce, meublée d'une table et d'un banc, tribunal de l'alcade; de sorte qu'on se trouve forcé de coucher par terre, si on n'a pas eu la précaution d'apporter un lit.

Pendant les deux mois que je passai à Minatitlan, je parcourus les villages des environs, cherchant les lieux les plus propres à mon établissement. La position d'Acayucan m'ayant paru avantageuse par les débouchés qu'elle offre, je résolus de m'y fixer, et quarante mules y portèrent mon bagage. Sur ces chemins peu fréquentés, les muletiers ne prennent pour charge que la moitié ou le tiers du poids que ceux des grandes routes ont coutume de recevoir, lequel est fixé à 400 livres par bête; ils sont pauvres, et n'ont que de mauvaises mules qu'énerve une nourriture insuffisante.

dont l'amande est dure, sont compris en langue mexicaine sous le nom générique de tzapotl, que les Espagnols ont changé en zapote. Le mamey est aussi un zapote. — Clavigero.

La toquille est un cordon rond, de la grosseur du petit doigt, faisant deux ou trois fois le tour du chapeau.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On nomme huepil cette partie du vêtement.

<sup>3</sup> Tous les fruits dont la forme est à peu près sphérique, et

Le chemin d'Acayucan est tracé au milieu de forêts dont les arbres, pressés et entravés dans leur croissance par la luxuriance même de la végétation, ne présentent que des masses impénétrables de branches, de lianes et d'épines. Au-dessus des ondes de cette verdure noirâtre émergent çà et là des palmistes aux couleurs tendres, des ficus touffus, des bois de fer, des fromagers dont les racines sortent de terre à une hauteur de 12 à 15 pieds. De chaque branche, pavoisée des brillantes couleurs du satyrion, pendent des lianes inégales fantastiquement entrelacées à celles des branches voisines, dans lesquelles se jouent quelquefois de jeunes singes, qui, se balançant sur ces escarpolettes naturelles, s'élancent d'arbre en arbre, et voyagent ainsi dans la profondeur de ces bois.

Le premier village qu'on trouve en sortant de Minatitlan est Cosoliacac, dont les cases de torchis, couvertes de feuilles de palmier, sont ombragées d'orangers et de cédrats toujours en fleurs. Les femmes y sont assez belles, mais trop massives.

Ensuite vient Altipan, village très-ancien, dont les habitants sont de race sans mélange, ainsi que ceux de Cosoliacac. C'est, suivant la tradition du pays, la patrie de la fameuse Indienne Doña Marina (5). Clavigero dit qu'elle était née à Painala, village de la province de Goatzacoalco; mais les informations que j'ai prises ne m'ont point appris qu'un village de ce nom existât ou eût existé. Dans une autre histoire du Mexique, on lit qu'elle était de Huilotla. Je n'ai pas eu connaissance non plus de ce Huilotla; mais il existe

auprès d'Acayucan le village d'Holuta ou Oluta, connu pour être fort ancien et avoir été assez puissant : peut-être est-ce Holuta qu'on a voulu désigner. Toute-fois, que ce soit à tort ou à raison, Altipan revendique l'honneur d'avoir donné naissance à cette femme, dont le génie ouvrit à Cortès la route de Mexico.

Les femmes de ce village justifient leur ancienne réputation de beauté. C'est parmi ces Indiennes que j'ai vu les formes les plus parfaites, quoique d'un galbe toujours un peu trop saillant. Leur costume est d'ailleurs bien propre à les faire ressortir, puisque la seule partie de leur corps qui soit couverte se trouve moulée dans la toile serrée qui l'enveloppe.

Dans ces régions brûlantes, la nature est précoce. Les jeunes filles de treize à quatorze ans paraissent en avoir dix-huit ou vingt; mais si leur développement est rapide, leur beauté passe promptement aussi; elle survit rarement à l'âge de vingt-cinq ans. Quoique la croissance marche plus lentement chez les jeunes garçons, il n'est pas rare cependant de trouver un enfant de quatorze ou quinze ans déjà père de famille. Il arrive même très-souvent qu'un père marie son fils avant la puberté, et s'arroge sur la jeune épouse des droits que l'enfant ne songe pas encore à lui disputer.

L'immoralité est au comble dans tous les villages du Goatzacoalco, et surtout à Altipan. Ici tout est renversé, tous les devoirs sont ignorés: un fils et sa mère, un père et sa fille, un frère et sa sœur, ont ensemble des liaisons incestueuses, et font un échange scandaleux de leurs droits les plus sacrés. L'amour cependant,

le véritable amour, leur est inconnu. Les deux sexes ne sont attirés l'un vers l'autre que par l'attrait d'un plaisir purement égoïste, et restent indifférents l'un à l'autre dès qu'ils se séparent (6).

Le curé d'Altipan rendit aux colons de grands services. Il leur donna des secours d'argent, les reçut chez lui, les soigna dans leurs maladies, et quoiqu'il eût été trompé par quelques-uns en retour de ses bons procédés, jamais il n'en montra de ressentiment, et son zèle et sa charité n'en furent point refroidis à l'égard des autres.

Arrivé de bonne heure à Altipan, je résolus d'y passer la journée. La chaleur commençait à être insupportable, et mes gens, qui me suivaient à pied, étaient fatigués; ils s'étaient couchés à l'ombre d'un oranger dont les fruits descendaient jusqu'à terre, et j'eus quelque peine à les empêcher d'abuser de la prodigalité de la Pomone américaine. Ce jour-là, nous fîmes un repas tout à fait à l'indienne: on nous servit du tasajo cuit avec du piment rouge, des haricots noirs et des tortilles.

Le tasajo, appelé tassao dans nos colonies, est une viande de bœuf qu'on fait sécher au soleil après l'avoir salée et coupée en lanières. Elle conserve toujours une odeur et un goût peu agréables.

Les Mexicains mettent le piment en abondance dans tous leurs ragoûts; il y a même beaucoup d'Indiens misérables qui n'ont d'autre aliment que du piment et des tortilles.

Ces tortilles, que l'on mange partout au Mexique

en guise de pain, sont faites de maïs macéré dans de l'eau de chaux et broyé. Lorsque la pâte est suffisamment préparée, on la fait cuire par galettes rondes et minces sur un plateau de terre exposé à la flamme d'un feu ardent. Pour que la tortille soit supportable, il faut la manger très-chaude. On en façonne chaque bouchée de manière qu'on puisse s'en servir comme d'une cuiller; les doigts font l'office de fourchettes et de couteaux.

Les haricots sont le mets de fondation de toutes les tables mexicaines : à déjeuner, à dîner et à souper, chez le riche comme chez le pauvre, on sert un plat de haricots au gras comme entremets.

En parlant de la manière de préparer et de faire cuire la tortille, j'ai fait à peu près l'énumération de tous les meubles d'une case d'Indiens. En effet, après la pierre 1 sur laquelle on broie le maïs, le plateau sur lequel on en fait cuire la pâte, le petit pot où l'on fait l'atole 2, ustensiles de première nécessité que la femme apporte en dot à son mari, le mobilier ne se compose guère que d'une natte de jonc qui sert de lit, de table et de siéges. Si on ajoute à cela une cruche, quelques tasses de calebasse et une image enfumée de la Vierge ou de quelque saint, on aura l'inventaire de ce qu'on peut trouver chez un Indien des provinces internes. Il n'y a de plus chez l'Indien des climats chauds qu'un hamac où il se balance pendant que sa femme s'évertue, avant chaque repas, à faire la tortille, travail qui

Appelée metate par les Espagnols.

Bouillie de maïs. He spenie shou a propose à la onoil.

l'occupe une grande partie de la journée. Mais celuici est bien plus heureux que l'Indien des provinces élevées: ce dernier mène une vie de privations continuelles, tandis que l'autre jouit sans peine des richesses de la végétation. Aussi à mesure que l'on s'éloigne des côtes, s'aperçoit-on d'un changement frappant dans la classe des Indiens; plus on s'élève, plus ils se montrent malpropres, et on finit par n'avoir sous les yeux que des haillons d'une saleté dégoûtante. Les femmes, jeunes ou vieilles, sont hideuses de misère; on chercherait en vain un trait gracieux dans leur figure dégradée.

Le lendemain, je me remis en marche assez tard, de sorte que j'eus à supporter la plus forte chaleur du jour; mais j'en fus dédommagé par la vue d'une immense quantité des plus jolis oiseaux que produise l'Amérique. De tous côtés bourdonnaient des colibris, qui se soutenaient immobiles dans l'air, tandis qu'insinuant leurs becs dans le calice des fleurs, ils en épongeaient le suc de leurs langues effilées. Les perroquets, les perruches, les toucans, les chachalacas, couronnaient les arbres de haute futaie, tandis que les massifs de verdure, au milieu desquels le chemin se trouve encaissé, étaient couverts d'autres petits oiseaux jaunes, rouges, verts, bleu de ciel, ou de mille couleurs à la fois, qui se posaient ou s'élevaient, et sans cesse en mouvement, ressemblaient à des pétales de fleurs agités par le vent. el suis a enquampado mavinom

Avant d'arriver à Soconusco, village indien à une lieue d'Acayucan, nous fûmes surpris par une pluie d'orage. Je pressai le pas de mon cheval, et laissai derrière moi mes gens qui étaient à pied. Un instant après, j'entends dans l'épaisseur des bois des cris effrayants semblables au barrit de l'éléphant; leur intensité augmentait de minute en minute; l'animal, cela ne me paraissait pas douteux, s'approchait de moi rapidement.

Je venais précisément de me débarrasser de mon fusil pour être plus à l'aise sous mon manteau, et je n'étais nullement tenté d'attendre de pied ferme ce champion menaçant. J'avais donc pris le large au grand trot, et l'éloignement affaiblissait progressivement les ondes sonores qui m'apportaient cette voix du désert, quand j'entendis la détonation d'une arme à feu. Je ne doutai plus que mes gens n'eussent été attaqués. Je revins sur mes pas au galop pour connaître l'issue du combat; mais quelle fut ma surprise lorsque je les vis venir avec un singe 1 de trois pieds de haut que l'un d'eux portait triomphalement sur ses épaules! Je demeurai un peu confus de ma terreur; je n'avais jamais ouï dire jusque-là qu'un singe poussât d'aussi affreux hurlements (7).

Sans avoir égard à la ressemblance de cet hôte des bois avec l'espèce humaine, on en fit bouillir une partie et rôtir l'autre, et nous en mangeâmes tous sans le moindre dégoût. La chair en est noire et ressemble pour la saveur à celle du mouton, sauf un léger goût de sauvage.

Toutefois, si je mangeai alors du singe sans répugnance, j'avoue que je ne pus m'y décider quelque

<sup>1</sup> C'était un mycetes ursinus. 2011Blaib 9111 & 3711011 92

temps après, en apprenant les circonstances de la mort du pauvre animal dont j'étais invité à prendre ma part; elles firent tellement d'impression sur moi, que j'aurais vraiment cru commettre un acte d'anthropophagie.

Deux colons étant allés à la chasse dans les bois d'Acayucan pénétrèrent dans un fourré où ils avaient aperçu quelques sapajous; et là, s'étant désigné celui qu'ils voulaient abattre, ils lui tirèrent leurs quatre coups de fusil. L'animal reçut les quatre balles, mais ne tomba pas, car lorsque le plomb n'atteint ni le cœur ni la tête, l'animal, quoique mortellement blessé, conserve assez de force pour se maintenir longtemps à l'arbre. Les chasseurs rechargèrent leurs armes et l'abattirent au sixième coup. Alors l'un d'eux, apercevant à la cime du même arbre un petit sapajou qui s'y était réfugié, le tira et le fit tomber. Le prenant par une patte, il le jeta sur le corps du gros singe qui paraissait privé de vie; mais voici que le moribond, sortant de son immobilité, saisit cette petite bête, l'entoure de ses longs bras en poussant un cri de détresse, puis se soulevant par un mouvement convulsif, il semble chercher la place où le plomb meurtrier l'a frappé et vouloir le ranimer par de légères secousses; mais bientôt épuisé par ce suprême effort, il retombe en jetant un dernier cri, et meurt tenant encore serré sur sa poitrine ce cher et malheureux objet de sa tendresse. Spain ab angla inggram of it siolatnoT.

Acayucan, chef-lieu du district du Goatzacoalco, se trouve à une distance de quinze lieues environ à

l'ouest de Minatitlan. C'est un grand village de trois mille âmes, dont la moitié se compose de créoles. La chaleur y est la même que sur les bords du Goatzacoalco; mais on n'y est pas tourmenté par les moustiques pendant la belle saison, et il n'y en a que fort peu dans le temps des pluies. Cela vient de ce que la situation de ce village sur un plan incliné en éloigne les marais, et que la grande distance qui sépare les cases recule d'autant les bois circonvoisins du centre qui est le plus habité.

Mais comme le mal est presque toujours un compagnon fidèle du bien, on y éprouve l'inconvénient des chiques, espèce de puces imperceptibles qui entrent dans la chair, particulièrement aux pieds, et y déposent des œufs dont les larves croissent prodigieusement vite. Si on n'a pas soin de les extraire à la première sensation de douleur, en peu de jours la plaie s'est assez profondément creusée pour contenir un pois. On ne peut se figurer, sans l'avoir éprouvé, tout ce que cause d'irritation et de dégoût l'existence prolongée de ces petits chancres, souvent au nombre de cinq ou six à chaque doigt de pied! Quelquefois les points malades s'étendent et se réunissent en une seule plaie, malgré l'attention qu'on met à rechercher chaque jour les nouveaux nids. Le développement en est tellement rapide, qu'on découvre le soir une large tache où l'on n'avait rien aperçu le matin. 1011119, 11669, 1981110100

J'ai eu les pieds fort maltraités par ces maudits insectes; mais les Indiens, qui n'ont pour chaussures que

Pulex penetrans, aditividal nit and request auplaup

des sandales, en ont les doigts rongés. J'en ai vu dont l'orteil avait entièrement disparu.

Une fois installé à Acayucan, je fis commencer un défrichement à une petite distance du village pour une plantation de maïs. Mais bientôt les avis m'arrivèrent de tous côtés: les uns disaient que j'avais mal choisi ma position, et me conseillaient de retourner sur le fleuve; d'autres, plus sensés, me démontraient que le but de notre expédition étant manqué, mes efforts en agriculture seraient infructueux; que, livré ainsi à mes propres ressources, tout ce qui pourrait m'arriver de moins triste serait de pouvoir vivre pauvrement et sans espoir d'améliorer ma situation.

Déjà le peu d'hommes qui m'étaient restés fidèles commençaient à s'ébranler. C'étaient des vignerons, anciens serviteurs de ma famille, qui avaient demandé à suivre ma fortune. Le changement de leurs habitudes, le souvenir du village, et peut-être aussi celui de leur bon vin de Bourgogne dans un pays où l'on n'a que de l'eau tiède pour satisfaire une soif inextinguible, faisaient mollir leur résolution première; ils n'aspiraient qu'à revoir la France, et attendaient de moi la grâce de leur renvoi.

Dès le premier jour du débarquement, j'avais été démoralisé moi-même; et si j'avais encore songé à coloniser, c'était plutôt par suite de l'idée fixe qui m'avait amené au Mexique que par l'effet d'une volonté réfléchie; aussi, après avoir tournoyé pendant quèlque temps dans un labyrinthe d'idées contraires,

j'annonçai enfin mon départ pour Vera-Cruz, au grand contentement de tous mes gens.

Je ne pensai plus alors qu'à me défaire de mon bagage à quelque prix que ce fût, avant que les pluies vinssent me constituer prisonnier. Déjà, à Minatitlan, pour éviter la perte de mon vin et de mon eau-devie, que je n'aurais pu conserver longtemps dans des tonneaux 1, j'avais transformé ma tente en une espèce de comptoir de la Râpée. A Acayucan, je devins boutiquier; mais, peu expert dans la science mercantile, je me défis assez désavantageusement de mes vivres, de mes armes, de mes munitions de chasse, et je finis par abandonner pour presque rien à un colon brocanteur tout ce qui me restait de fer, d'acier et d'outils de toute espèce. Une fois que j'eus renoncé aux projets qui si longtemps m'avaient occupé, j'eus hâte de connaître un autre monde et de courir les chances d'une nouvelle destinée, où nulle part je n'apercevais encore de chemin frayé.

Avant d'aborder à Vera-Cruz, revenons à la colonie; donnons une connaissance exacte des lieux, de la fer-tilité du sol, de la richesse des productions, des marchés où le colon peut envoyer le superflu de ses récoltes, ainsi que des maux inhérents au climat; ensuite nous rechercherons la solution du problème d'une colonie française au Mexique.

slats, encepren et beatteoup de difficulte dans la saison ser

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Il existe sur la côte de Vera-Cruz un acare fouisseur, le comegen, qui perfore en quelques jours les douves des tonneaux et les ballots d'étoffes.